

MARIE LÉBELY

Le large dans
les poubelles

Prologue

« La vitesse de conduction des fibres post-ganglionnaires est-elle du même ordre que celle des fibres nerveuses motrices du système nerveux somatique ? »

C'était la première question. Et quelque chose a vacillé au moment où Nastia la lisait. Un tremblement d'abord, un petit bug, à peine perceptible mais d'emblée irrémédiable. L'image de sa feuille d'examen s'est brouillée comme si son cerveau effectuait un changement de chaîne sur la télévision de son esprit. Puis tout s'est déformé et les mots se sont associés, dissociés, disloqués, jusqu'à ne plus avoir ni queue ni tête, les mots ont sifflé dans ses oreilles avec de plus en plus d'insistance, de moins en moins de sens, c'est devenu insupportable, physiquement, les fibres nerveuses motrices la laissaient en plan, elles filaient à toute vitesse, elles conduisaient d'autres fibres, d'autres filles, mais en elle, plus rien, quelque chose ou quelqu'un avait coupé le courant, scié les fibres jusqu'au nerf,

jusqu'au cœur. C'était tellement douloureux, elle était perdue et tout son corps lui fit l'effet d'être étranger à elle, elle qui n'était plus rien, rien qu'une fibre nerveuse coupée, pendant dangereusement dans le vide, comme un fil électrique dont on a arraché l'ampoule et qui darde sa pauvre extrémité dénudée comme ça, pour rien, qui a l'air complètement foutu mais qui pourrait envoyer une décharge électrique meurtrière. Elle est sortie de la salle au radar dans une brume de folie, elle n'était plus elle, elle n'était plus humaine, elle n'était plus.

Une fois dehors, elle a fait un effort immense pour recouvrer ses esprits, elle s'est assise, a enfilé son gros manteau et lentement, lentement, la brume s'est dissipée, laissant apparaître en elle un terrain vague et l'idée terriblement angoissante, terriblement réelle, qu'elle avait failli devenir folle.

Elle a tenu son visage dans ses mains et respiré doucement, senti son souffle inspirer du froid et souffler du chaud, et cet air intérieur a colmaté les failles entre ses doigts. Longtemps après, elle s'est levée.

Elle s'est retrouvée à errer dans les rues de Copenhague, au hasard au début, un peu

comme si ses jambes faisaient leur vie sans elle, et puis elle s'est dirigée vers le port, a suivi la promenade de la Langelinie pour finir devant la statue de la Petite Sirène. Elle a contemplé un moment ses yeux vides, son regard absent, absurdement dirigé vers les éoliennes. Elle en a subi des pertes et des outrages, la Petite Sirène : tomber amoureuse, perdre sa voix, perdre son père, ses sœurs, marcher sur des lames de couteaux, perdre son amour, mourir écume, et une fois statue, ce ne fut pas fini : tête sciée, bras droit retiré, coupée sur dix-huit centimètres dans le cou, décapitée et même dynamitée il y a trois ans de cela. Nastia connaît tout ça par cœur, sa vie à elle à côté, c'est de la rigolade.

Elle ne serait pas médecin. La première partie du concours se déroulait en ce moment même et elle n'y était plus. Elle ne serait pas médecin mais cela n'avait pas d'importance. L'important c'était de n'être pas devenue folle, l'important c'était de se sentir vivante.

Elle est restée longtemps là, dans le matin gris sous un ciel éteint, en comprenant ce qui lui arrivait. C'était bizarre cette sensation,

comme un énorme bloc de liberté qui lui tombait dessus, une pluie de possibles et pourtant une étrange sensation de vide à l'intérieur comme à l'extérieur (il n'y a pas foule sur les quais à tout juste neuf heures, un matin de janvier).

Maintenant elle est chez elle, bien qu'elle n'ait toujours pas réussi à s'approprier ce petit studio. Elle a eu dix-huit ans en mai dernier, elle est majeure, bachelière et vaccinée. Ses parents adoptifs ont cherché pour elle un logement étudiant dans la capitale à proximité de l'université. Quelque chose de convenable, pas trop cher, calme, propice au travail intellectuel. Eux vivent à Kolding. Et elle vivait chez eux depuis l'âge de sept ans.

Une chambre rien que pour elle dans la maison de Kolding c'était déjà beaucoup trop. Elle pouvait s'y perdre et n'en fermait jamais la porte. Solitaire, elle l'avait été bien sûr, comme tous les ados, mais un poil claustrophobe aussi, alors elle n'avait jamais claqué cette porte, ne s'était jamais enfermée, n'avait jamais affiché de panneau « défense d'entrer » ou « sens interdit »

comme le faisaient les gens de son âge. Ici à Copenhague c'est pire. Elle est seule au monde malgré les copains, les voisins sympathiques et la concierge intrusive. Sa douche, sa kitchenette, ses W.C., elle préférerait les voir sur le palier pour compenser l'immense gâchis de leur vie de sanitaires personnels. Il faut fermer la porte d'entrée, la verrouiller même. Alors l'unique fenêtre est presque toujours entrouverte sur le ruban terne de la rue, trois étages plus bas.

Vingt mètres carrés de moquette grise, un clic-clac défait, des feuilles de cours étalées partout et un écran d'ordinateur en veille. Elle se connecte sur sa messagerie. Par réflexe et pour combler la sensation de vide qui l'aspire. « Vous avez 13 nouveaux messages ». Elle balaie la liste des expéditeurs du regard et soudain tressaille.

Il a répondu.